



Lindsey Vonn

- 19 BASKETBALL *Olympic a déjà sorti la calculette*
- 21 FOOTBALL *Sion et Bâle se sont inclinés*
- 23 SKI ALPIN *Lindsey Vonn a gagné en maturité*
- 23 JUDO *Le JC Marly se plaît bien en ligue B*
- 24 HOCKEY *Gottéron avec deux défenseurs étrangers*
- 24 DIVERS *Les vagues de la semaine*

# SPORT VENDREDI

# Homme libre, toujours tu chériras la course

**CINÉMA • Cinéaste et athlète, Pierre Morath a réalisé «Free to run», un film qui raconte le combat des premiers coureurs hors stade: «Courir, c'était le moyen de briser le carcan d'une société conformiste», dit-il.**

JEAN AMMANN

Cinquante mille participants au marathon de New York, 37 000 à l'Escalade, 16 000 au Grand Prix de Berne, 10 000 à Morat-Fribourg. En Suisse, on estime que 400 000 personnes participent chaque année à l'une ou l'autre courses du calendrier, que 700 000 personnes s'adonnent régulièrement au jogging. Devant cette avalanche de chiffres, la course à pied semble une évidence et pourtant, la course à pied fut une conquête de l'humanité retrouvée.

**«Jette ta montre! Regarde le ciel, regarde les étoiles!»**

GARY MUHRCKE

«Les coureurs étaient considérés comme des excentriques», dit l'un. «On nous prenait pour des fous, des farfelus complets», dit un autre. «On était des bêtes curieuses, des extraterrestres», dit un troisième. Le film de Pierre Morath, «Free to run» (libre de courir) s'ouvre sur une juxtaposition de témoignages: ils sont New-Yorkais ou Valaisans, mais tous disent la même chose, tous disent que courir fut, dans les années soixante, un acte de rébellion. Noël Tamini, avec son sens du récit et parfois de l'emphase, raconte qu'il courait le soir, à l'heure où tous les chats sont gris, pour ne pas être reconnu et quand venait une voiture il plongeait dans le talus. La course était une maladie honteuse.

**«Mal vu, voire interdit»**

Dans les années soixante, ce sera Woodstock, la Beat Generation, la libération de la femme, la lutte contre la ségrégation raciale, comme si la société occidentale sortait d'une longue léthargie. Et la course à pied s'inscrit dans ce vaste mouvement d'émancipation, ainsi que le raconte Pierre Morath, le réalisateur de «Free to run»: «Parce que la course à

pied, au départ, c'est quoi? C'est une pratique parmi tant d'autres qui a permis à toute une génération de s'affirmer en tant qu'individu. Roger Robinson - l'un des intervenants du film - nous le dit: «C'était une époque où chacun s'est mis à faire «son truc». Faire son truc, ça pouvait vouloir dire aller à Woodstock, prendre de la drogue, militer contre la guerre du Vietnam, partir pour Katmandou en bus VW... Ça voulait dire essayer de vivre autrement, essayer de casser un peu le carcan des Trente Glorieuses, s'opposer à l'autoritarisme, qu'il soit éducatif, familial, patriarcal ou religieux. Et courir faisait clairement partie de ces trucs, justement parce que c'était mal vu, voire interdit,

par la société bien pensante et conservatrice de l'époque. C'était la recherche d'un espace de liberté individuelle.»

Les coureurs ont dû se battre, contre la misogynie (lire ci-dessous), contre les fédérations d'athlétisme: dans les années 70, il était interdit de faire courir des licenciés avec des non-licenciés, des femmes avec des hommes, des juniors avec l'élite... Il était même interdit de payer les coureurs, qui étaient - comme il se devait - des amateurs. «Ce n'est pas la course à pied qui paie mes factures», dit Steve Prefontaine, le coureur américain qui, au début des années 70, défie la fédération américaine d'athlétisme. Quarante ans plus tard, le vainqueur du circuit World Marathon

Majors gagne 500 000 dollars; une victoire à New York rapporte 40 000 dollars.

**Un hymne à la joie**

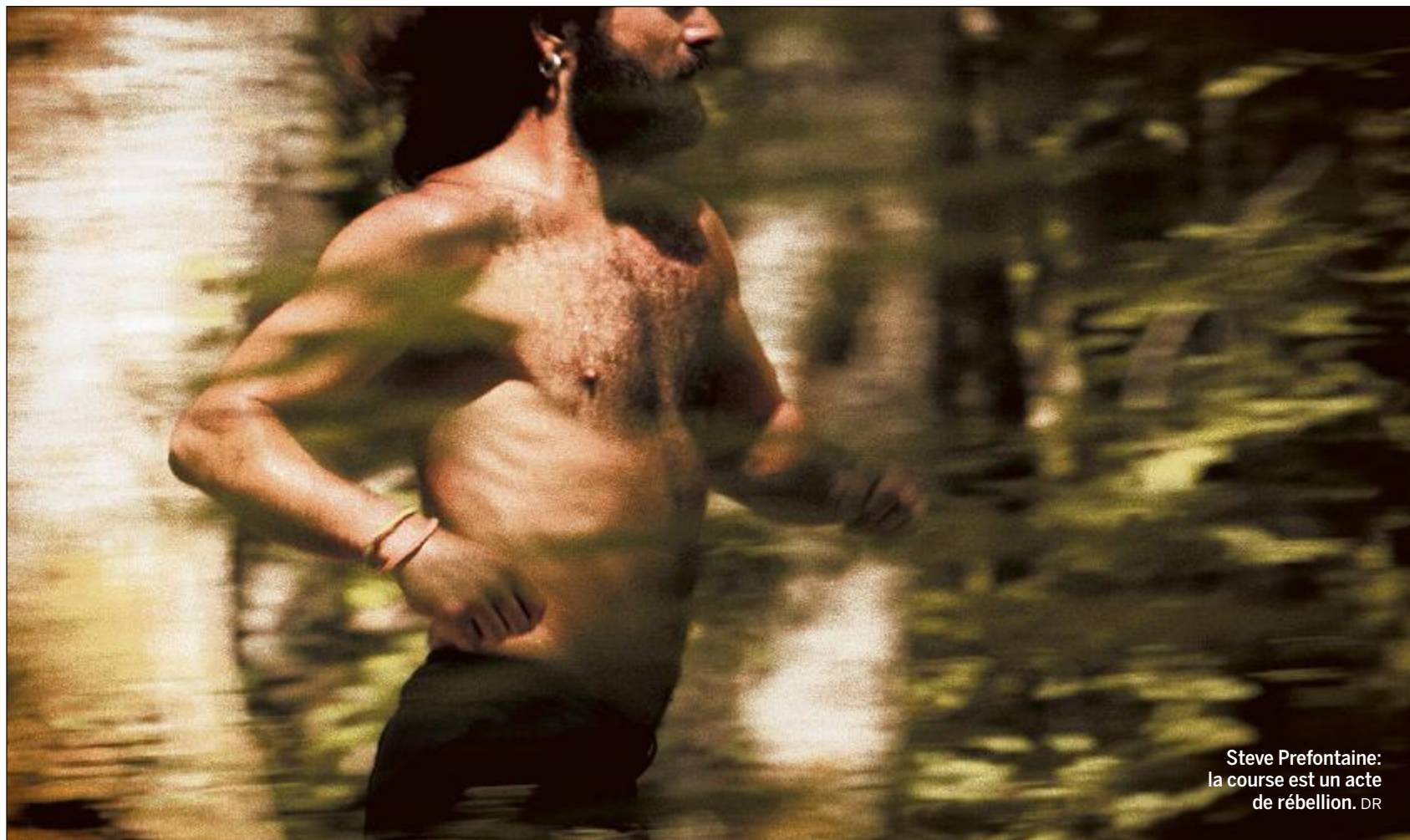
L'hypothèse de Pierre Morath, confortée dans son propos par les principaux acteurs de l'époque, c'est que la course à pied a permis de libérer la femme, l'homme, l'humanité des conventions: «Je courais torse nu, on me regardait comme un pervers», dit l'un des précurseurs new-yorkais. La course à pied aurait même relevé New York, proche de la banqueroute au milieu des années septante; elle aurait pacifié Central Park, qui était le repère des bandits avant de devenir le refuge des joggers. Peut-être... La course à pied fut certai-

nement l'un des nombreux combustibles du cocktail Molotov auquel ne résista pas la société des années soixante. On pourrait aussi citer la musique, le cinéma, la littérature et plus, prosaïquement, l'augmentation du pouvoir d'achat ou le boum économique qui ouvrit le marché du travail aux femmes, etc.

Au-delà du rôle social de la course à pied, dont on peut discuter infiniment, le film de Pierre Morath est un magnifique hymne à la course: on y voit des hommes et des femmes s'ébattre dans la nature et renouer, le temps d'une foulée, avec les origines de l'espèce. «Courir, pour se rapprocher du ciel», dit une coureuse. Le film se termine sur les propos de quelques sages,

dont Yves Jeannotat. Il dit: «A un moment donné, le fait de réintégrer ce que j'appelle la course intégrale, hors de tout rassemblement populaire, hors de toute idée de compétition... Cette manière de rentrer dans la nature, dans soi-même, rien ne remplace cette joie intérieure.» Gary Muhrcke est entré dans l'histoire comme le premier vainqueur du marathon de New York. Il dit: «Les gens sortent courir et sont ravis à leur montre. Jette ta montre! Regarde le ciel, regarde les étoiles!» Voilà, vous avez raison, Yves et Gary, c'est ça la course: un hymne à la joie. I

> «Free to run», en présence du réalisateur Pierre Morath, vendredi 26 février, 20h30 Fribourg, Rex 1.



Steve Prefontaine: la course est un acte de rébellion. DR

## PRENDS GARDE À TON UTÉRUS!

Pierre Morath raconte le combat que fut celui des femmes: cela paraît incroyable aujourd'hui, mais les femmes furent longtemps interdites de courses, dès que la distance dépassait le 1500 m. Le sexisme se cachait sous des raisons pseudo-médicales: «Les femmes sont physiquement incapables de courir 42 km», affirma, à la fin des années soixante, l'organisateur du marathon de Boston. Le sexisme se cachait sous les critères toujours discutables de l'esthétisme: «C'est très laid de voir une femme courir», dit un médecin. Le sexisme se cachait sous des sortilèges: «La croyance populaire disait que si tu courais trop, ton utérus allait se décrocher», dit une pionnière.

En 1966, Bobbi Gibb participe de manière clandestine au marathon de Boston. En 1967, Kathrine Switzer s'inscrit sous le nom de «K. Switzer». Les organisateurs ne décèlent pas la femme sous ce «K.» asexué et lui attribuent le dossard 261. Après

quelques kilomètres cependant, il apparaît que ce dossard 261 est porté par une femme et Jock Semple, le boss du marathon de Boston, bondit littéralement sur Kathrine Switzer pour l'éjecter de la course! La scène, photographiée en rafale, est devenue mondialement célèbre, où l'on voit un mélange d'athlétisme et de lutte gréco-romaine, les prémices du «mixed martial arts» (MMA). Autre scène: fin des années soixante, au départ de Morat-Fribourg, Ernest Donzallaz, l'organisateur en chef, explique à un couple, dont la femme voudrait courir, qu'elle «va tout foutre en l'air», parce qu'elle s'est inscrite sous un faux nom. Yves Jeannotat, double vainqueur de la classique fribourgeoise, dit qu'à l'époque, «Morat-Fribourg était une organisation sympathique, mais militaire». Où l'on comprend que l'organisation était plus militaire que sympathique. Quarante ans plus tard, la Frauenlauf de Berne réunit 15 000 femmes et à ce jour, aucun utérus ne s'est décroché. JA

TROIS QUESTIONS À...



## Stéphane Gmünder, ancien compétiteur

> Il a présidé les fédérations fribourgeoise et suisse d'athlétisme (1995-2000). Il a couru Morat-Fribourg en 56'34 et il est l'initiateur des groupes «Préparer Morat-Fribourg». Stéphane Gmünder (né en 1948) est donc un critique avisé, lorsqu'il s'agit de commenter «Free to run».

1. **Qu'avez-vous pensé de ce film, que vous avez vu en avant-première?**  
J'avais beaucoup aimé le film «Togo», du même Pierre Morath, que j'avais trouvé génial. Là, je suis moins enthousiaste: je me demande si ce film ne fait pas un peu «vieux combattant». Devant la caméra, les gens ont l'air de dire: «Ah! comme nous avons été bons pour développer ce sport!»...
2. **N'êtes-vous pas sensible à cet éloge de la course à pied, lorsque Pierre Morath chante les beautés de la course en nature, le plaisir de bouger sans contrainte?**  
Alors, oui. C'est d'ailleurs un aspect de la course auquel je suis plus sensible maintenant que lorsque je faisais de la compétition. Je cours encore deux ou

trois fois par semaine et la semaine passée, je suis allé courir dans la neige vierge, j'ai cherché un endroit où il n'y avait pas de traces... C'était fabuleux. De là à ce qu'on fasse de la course à pied une religion ou un apostolat... Je n'ai jamais eu cette approche de la course. Par exemple, moi, j'attendais «Spiridon» tous les deux mois, parce que c'était le seul journal qui donnait les résultats des compétitions au fin fond de la France ou de la Belgique, etc. J'étais plus sensible à l'information qu'à la philosophie du magazine.

3. **Etes-vous étonné par le succès actuel de la course à pied?**  
Oui, bien sûr. A l'époque, on parlait de la Stramilano, qui attirait 50 000 personnes, mais cela nous paraissait

impossible qu'il y ait un jour 16 000 coureurs à Morat-Fribourg! J'ai commencé à courir en 1968 et au début, je prenais la voiture pour couvrir les 500 m qui me séparaient de la forêt: je ne voulais pas qu'on me voie courir ailleurs que dans la forêt. Aujourd'hui, il y a des gens qui courent partout, y compris à midi sur le boulevard de Pérolles, à Fribourg. La course à pied a connu un premier boum, accompagné par tout le mouvement Spiridon, puis elle a faibli et aujourd'hui, elle est repartie de manière autonome, peut-être par simple souci d'hygiène. Le succès de la course, qui est un sport de solitaire à la base, me surprend toujours: certains soirs, il y a 300 personnes qui se retrouvent pour préparer Morat-Fribourg.

PROPOS RECUEILLIS PAR JA